



James Brandon Lewis

Passé récomposé

(13 ET 14 NOVEMBRE 2023)

Du passé et des autres musiques, il n'était pas question de faire table rase à D'Jazz à Nevers, mais plus de s'en inspirer pour se projeter au-delà.

PAR JACQUES DENIS

Des reprises de Ma Rainey, Bessie Smith et autres *Strange Fruits* de Billie Holiday, tant de textes qui s'encrent dans l'histoire afro-américaine, autant de classiques antédiluviens qui incitent à panser le monde autrement... C'est ceux-là que **Bribes 4**, quartet connu pour ses débordements sonores, limites bruitistes, revisitait à sa manière oblique, décadrée des entendements normatifs, au Café Charbon. Un clavier qui invoque autant le gospel tendance ésotérique que les nappes frénétiques d'une no wave, une batterie qui tambourine sans en faire de lourdes caisses, un saxophone qui puise son énergie dans les growls et les graves, et une voix qui peut suivre le storytelling mélodique comme sortir du sillon original pour trouver une autre voie, leur relecture loin d'annoncer les formules du passé annonce des lendemains qui dézinguent sacrément. Deux heures trente plus tard, dans le magnifique écrin du théâtre municipal, le trop rare saxophoniste **James Brandon Lewis** arrimé à une rythmique superlative – Aruân Ortiz au piano, Brad Jones à la contrebasse et Chad Taylor à la batterie – s'inscrit lui aussi dans la longue tradition du jazz afro-américain, prétexte à des prises de bec qui rappellent les meilleurs soufflants des épiques années 1970. Mais attention, pas question de rester les deux pieds rivés dans le glorieux passé pour ce New-Yorkais qui n'est pas du genre à se la jouer revivaliste. C'est ici et maintenant qu'il entend faire raisonner

ses cris de joie comme ses excès de colère, lui fils de pasteur, *jazz preacher* du style libertaire, donnant à ses notes bleues une intensité qui auront irradié tout le théâtre à l'italienne.

Le lendemain, à midi 15 tapantes, comme tous les jours à Nevers, la petite salle de La Maison est le rendez-vous des esthètes qui cherchent autour du son, à l'image d'**Equilibrium**. Soit un trio made in Europa (Belgique, Danemark et Norvège) qui comme son nom le suggère compose des installations sonores qui reposent sur de fragiles équilibres entre une guitare planante, une voix détonante et des clarinettes entêtantes. À la clef, cette bande-son oscille entre nostalgie du futur et mélancolie du présent pour mettre en scène et relief une gamme de vibrations sans pathos mais avec émotion. Et en la manière, des plus subtiles, que dire du tout nouveau trio d'**Andreas Shaerer**, vertigineux vocaliste helvète, avec le guitariste finlandais Kalle Kalima, tout en accords renversants, et le contrebassiste américain Tim Lefebvre, pilier de ce triangle équilatéral. Connu pour la flexibilité de son chant, capable d'acrobaties dans le droit fil d'un Bobby McFerrin comme d'un beatboxing digne de Rahzel, le Suisse choisit cette fois la voie de la chanson tendance folk, un format plus mélodique qui n'exclue pas les digressions rythmiques ni les notes de bas de page harmonique dont il est coutumier en d'autres contextes. Résultat : à partir d'un répertoire original, son chant fournit le diapason d'une longue dérive ponctuée de ballades aux couleurs d'un Nick Drake ou aux climats proches de l'école de Canterbury où au détour d'une phrase peut surgir une note d'humour bienvenu, une pointe d'ironie douce-amère ou un accent plus aigu. Sans nul doute le grand moment de ces deux jours passés sur les bords de Loire, entre passé recomposé et futur antérieur.